

Un Souvenir de la "Marmite"

Mon cher Guillaume,

Vous me demandez quelques lignes sur Eugène Varlin, pour la *Vie Ouvrière*.

Nul plus que moi n'est prêt à honorer la mémoire de ce noble champion de l'Internationale; mais pour parler de lui de façon à intéresser les lecteurs, il faudrait l'avoir connu dans son intimité. Ce n'est pas mon cas.

Mon ami Aristide Rey m'a présenté à lui, vers la fin de 1869, comme adhérent à la *Marmite*, restaurant coopératif que Varlin venait de fonder avec quelques camarades, dans la rue Larrey.

Membre de l'Internationale, j'avais pris part, en septembre 1868, au Congrès de la Paix à Berne, auquel les membres de la deuxième Commission parisienne de l'Internationale, à ce moment détenus à Sainte-Pélagie (Combault, Malon, Varlin, Landrin, etc.), avaient envoyé, par une adresse bien connue, l'expression de leurs sympathies. Amené par Rey à la réunion tenue à l'Hôtel de l'Ours, j'avais signé, avec Bakounine, Elisée Reclus, Rey, Jaclard, Joukovsky, Fanelli, Friscia, etc., la Déclaration de la minorité, et adhéré à l'Alliance. En 1869, Rey m'avait fait connaître l'organisation secrète qui s'était formée parmi les militants de l'Internationale de divers pays. En 1870, je fis partie de la Commission de statistique nommée par le Conseil fédéral parisien, avec P. Robin, Bachruch, Mangold et Langevin, et nous essayâmes, au lendemain de la nouvelle dissolution légale de l'Internationale (troisième procès, 5 juillet), de continuer l'œuvre commencée, en dépit de la magistrature de l'Empire.

Au début de la guerre, j'étais retourné à Mulhouse, que je quittai le 16 septembre pour m'engager dans une com-

pagnie de francs-tireurs, d'où je passai à la 1^{re} Légion des mobilisés d'Alsace-Lorraine. Après le licenciement de ce corps, je rentrai auprès des miens, et pour diverses raisons, je ne pus retourner à Paris que le 10 mai 1871. J'y trouvai la Commune en plein désarroi. Je pris part aux combats de la semaine sanglante parmi les *combattants aux bras nus* de Delescluze, et je fus blessé le jeudi en défendant la barricade du Château-d'Eau.

Mais revenons à la *Marmite*. J'en ai conservé un excellent souvenir. On y prenait des repas modestes, mais bien accommodés, et la gaieté régnait autour des tables. Les convives étaient nombreux. Chacun allait chercher lui-même ses plats à la cuisine, et en inscrivait le prix sur la feuille de contrôle qu'il remettait avec son argent au camarade chargé de le recevoir.

Généralement, on ne s'attardait pas, et, pour laisser la place à d'autres, on s'en allait après avoir satisfait son appétit.

Parfois, cependant quelques camarades plus intimes prolongeaient la séance, et l'on causait. On chantait aussi. Le beau baryton Alphonse Delacour nous disait du Pierre Dupont, le *Chant des Ouvriers*, la *Locomotive*, etc. La citoyenne Nathalie Le Mel ne chantait pas; elle philosophait et résolvait les grands problèmes avec une simplicité et une facilité extraordinaires. Nous l'aimions tous; elle était déjà la doyenne. J'apprends avec joie qu'elle est encore fidèle à son poste, et je la salue de tout mon cœur, au nom des anciens de la *Marmite*, et en l'associant à l'hommage que vous vous apprêtez à rendre à la mémoire héroïque d'Eugène Varlin.

CH. KELLER.